

*Depuis qu'il m'arrive de voir traduit tel ou tel de mes livres en quelque langue étrangère que ce soit, ma réaction, à l'annonce de ces entreprises, est chaque fois de surprise heureuse et de gratitude ; parce que je sais d'expérience, depuis longtemps (mes premiers essais de traduction — Rilke — remontent à 1941), que traduire un poète est d'abord une histoire d'amitié passionnée ; car on ne gagne guère plus à ce grand travail que le plaisir de transmettre ce qu'on a suffisamment aimé, admiré pour le servir de son mieux.*

*Dans tout poème digne de ce nom rayonne une lumière particulière. Touché, nourri par elle, on souffre que trop de lecteurs, du fait de la langue, en soient privés ; on essaie alors, non sans mal, de la rallumer autrement, sans trop l'affaiblir ou l'offusquer. C'est une gageure difficile à tenir, il y faut beaucoup d'art et de tact, une juste analyse de ce qui fait ce rayonnement, une subtile pesée des moyens de la recomposer autrement. Traduire un poème est beaucoup plus qu'un exercice de l'intelligence, comme le poème lui-même. On entre aussi par là, d'une certaine façon, dans les territoires de l'échange amoureux.*

**Philippe Jaccottet**

Comme je suis un étranger dans notre vie,  
je ne parle qu'à toi avec d'étranges mots,  
parce que tu seras peut-être ma patrie,  
mon printemps, nid de paille et de pluie aux rameaux,

ma ruche d'eau qui tremble à la pointe du jour,  
ma naissante Douceur-dans-la-nuit... (Mais c'est l'heure  
que les corps heureux s'enfouissent dans leur amour  
avec des cris de joie, et une fille pleure

dans la cour froide. Et toi ? Tu n'es pas dans la ville,  
tu ne marches pas à la rencontre des nuits,  
c'est l'heure où seul avec ces paroles faciles

je me souviens d'une bouche réelle...) Ô fruits  
mûrs, source des chemins dorés, jardins de lierre,  
je ne parle qu'à toi, mon absente, ma terre...

*L'Effraie et autres poésies, « Quelques sonnets » (1953)*

Je sais maintenant que je ne possède rien,  
pas même ce bel or qui est feuilles pourries,  
encore moins ces jours volant d'hier à demain  
à grands coup d'ailes vers une heureuse patrie.

Elle fut avec eux, l'émigrante fanée,  
la beauté faible, avec ses secrets décevants,  
vêtue de brume. On l'aura sans doute emmenée  
ailleurs, par ces forêts pluvieuses. Comme avant,

je me retrouve au seuil d'un hiver irréel  
où chante le bouvreuil obstiné, seul appel  
qui ne cesse pas, comme le lierre. Mais qui peut dire

quel est son sens ? Je vois ma santé se réduire,  
pareille à ce feu bref au-devant du brouillard  
qu'un vent glacial avive, efface... Il se fait tard.

*L'Effraie et autres poésies, « Quelques sonnets » (1953)*

Because I am a stranger in our life  
 only to you do I speak with strange words  
 for you may become my mother country  
 my spring, nest of straw, rain trickling down palms

my watery hive trembling at daybreak  
 my inchoate darkling softness... (But now  
 should happy bodies burrow in their love  
 with joyful cries and a girl is weeping

in the cold yard. And you? Out of this town,  
 you are not walking towards the darkness,  
 and now all alone with those easy words

I recall a real mouth...) O ripe fruits,  
 spring of golden paths, gardens of ivy  
 to *you* I speak, my vacancy, my earth...

*Traduction en anglais de Philippe Ernoult*

I know now that nothing's for keeping,  
 not even that fine gold, the moldering leaves,  
 even less these days flying from evening to morning  
 with great wing beats, heading for happy eaves.

She went with them, the faded wanderer,  
 the frail beauty, with her disappointing secrets,  
 shrouded in fog. Someone has probably taken her  
 far away, through these rain-soaked forests.

Once more, I find myself on the threshold of an unreal winter  
 where the obstinate bull finch sings, sole singer  
 that does not cease, like ivy. But who can say

what it means? I watch my health ebb away  
 like that brief fire facing the mist  
 that comes to life under a glacial wind, then fades... It grows late.

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

## LA SEMAISON

## V

L'hiver, l'arbre se recueille.

Puis le rire bourdonne  
et le murmure des feuilles,  
ornement de nos jardins.

Pour qui n'aime plus personne  
La vie est toujours plus loin.

## VI

Ô premiers jours de printemps  
jouant dans la cour d'école  
entre deux classes de vent !

*L'Effraie et autres poésies*, « La Semaïson » (1953)

## LA VOIX

Qui chante là quand toute voix se tait ? Qui chante  
avec cette voix sourde et pure un si beau chant ?  
Serait-ce hors de la ville, à Robinson, dans un  
jardin couvert de neige ? Ou est-ce là tout près,  
quelqu'un qui ne se doutait pas qu'on l'écoutât ?  
Ne soyons pas impatients de le savoir  
puisque le jour n'est pas autrement précédé  
par l'invisible oiseau. Mais faisons seulement  
silence. Une voix monte, et comme un vent de mars  
aux bois vieillis porte leur force, elle nous vient  
sans larmes, souriant plutôt devant la mort.  
Qui chantait là quand notre lampe s'est éteinte ?  
Nul ne le sait. Mais seul peut entendre le cœur  
qui ne cherche la possession ni la victoire.

*L'Ignorant*, « Dans les rues d'une ville » (1957)

## LA SEMINA

## V

L'inverno, l'albero si chiude in sé.

Poi il sussurrar del riso  
e il mormorio delle foglie  
ornamento dei giardini.

Per chi non ama più nessuno  
la vita è sempre più lontano.

## VI

O primi giorni di primavera  
che giocano nel cortile della scuola  
tra due lezioni di vento!

*Traduction en italien de Gina Labriola*

## LA VOCE

Chi canta là dove ogni voce tace? Chi canta  
in sordina con voce così pura un sì bel canto?  
Fuori città, forse, a Robinson, in un  
giardino coperto di neve? O qui vicino,  
qualcuno che non sospettava d'essere ascoltato?  
Non cerchiamo, impazienti, di saperlo troppo presto,  
allo stesso modo da un uccello invisibile  
è preceduto il giorno. Silenzio, solamente.  
Sale una voce, e come un vento di marzo  
riporta forza ai vetusti ceppi, viene a noi  
senza pianto; sorride, anzi, davanti alla morte.  
Chi cantava là quando la nostra lampada s'è spenta?  
Nessuno lo sa. Può sentirlo solamente il cuore  
che non cerca possesso né vittoria.

*Traduction en italien de Gina Labriola*

## AU PETIT JOUR

## I

La nuit n'est pas ce que l'on croit, revers du feu,  
chute du jour et négation de la lumière,  
mais subterfuge fait pour nous ouvrir les yeux  
sur ce qui reste irrévélé tant qu'on l'éclaire.

Les zélés serviteurs du visible éloignés,  
sous le feuillage des ténèbres est établie  
la demeure de la violette, le dernier  
refuge de celui qui vieillit sans patrie...

## II

Comme l'huile qui dort dans la lampe et bientôt  
tout entière se change en lueur et respire  
sous la lune emportée par le vol des oiseaux,  
tu murmures et tu brûles. (Mais comment dire  
cette chose qui est trop pure pour la voix ?)  
Tu es le feu naissant sur les froides rivières,  
l'alouette jaillie du champ... Je vois en toi  
s'ouvrir et s'entêter la beauté de la terre.

## III

Je te parle, mon petit jour. Mais tout cela  
ne serait-il qu'un vol de paroles dans l'air ?  
Nomade est la lumière. Celle qu'on embrassa  
devient celle qui fut embrassée, et se perd.  
Qu'une dernière fois dans la voix qui l'implore  
elle se lève donc et rayonne, l'aurore.

*L'Ignorant*, « Dans les rues d'une ville » (1957)

## NAD RÁNEM

## I

Noc není co si myslíme rub ohně  
pád dne a opak světla  
ale lest abychom viděli to co zůstává neodhaleno  
když se rozsvítí.

Horliví vzdálení služebníci viditelného  
pod listovím temnot je  
příbytek fialky, poslední  
útočiště toho kdo stárne bez vlasti...

## II

Jak olej který dříme v lampě a brzy  
se celý promění v zář a dýchá  
za svitu luny odnesené letem ptáků  
tak šumíš a pálíš. (Ale jak říct to  
co je příliš čisté pro hlas?)  
Jsi oheň rodící se v chladných řekách  
skřivánek vytrysklý z pole... Vidím jak se v tobě  
otvírá a rozpukává krása země.

## III

Mluvím s tebou, mé časné ráno. Ale  
není to jen let slov vzduchem?  
Kočovník je světlo. To které jsme políbili  
se stává políbeným a mizí.  
Ať ještě naposledy za hlasu který ji vyzývá  
se zvedne a září, jitřenka.

*Traduction en tchèque de Nora Obrtelová*

## L'IGNORANT

Plus je vieillis et plus je croîs en ignorance,  
plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne.  
Tout ce que j'ai, c'est un espace tour à tour  
enneigé ou brillant, mais jamais habité.  
Où est le donateur, le guide, le gardien ?  
Je me tiens dans ma chambre et d'abord je me tais  
(le silence entre en serviteur mettre un peu d'ordre),  
et j'attends qu'un à un les mensonges s'écartent :  
que reste-t-il ? que reste-t-il à ce mourant  
qui l'empêche si bien de mourir ? Quelle force  
le fait encor parler entre ses quatre murs ?  
Pourrais-je le savoir, moi l'ignare et l'inquiet ?  
Mais je l'entends vraiment qui parle, et sa parole  
pénètre avec le jour, encore que bien vague :

« Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté  
que sur la faute et la beauté des bois en cendres... »

*L'Ignorant*, « Dans les rues d'une ville » (1957)



## DER NICHT-WISSENDE

Älter werde ich und komme dem Nicht-Wissen näher,  
Besitze und herrsche weniger, je mehr ich lebe.  
Alles, was ich habe, ist ein bald verschneiter  
und bald strahlender, aber nie bewohnter Raum.  
Wo ist der Stifter, der Führer, der Wärter?  
Ich sitze in meinem Zimmer und zunächst schweige ich  
(als Diener macht das Schweigen ein wenig Ordnung)  
und warte, daß die Lügen sich langsam entfernen:  
Was bleibt? Was bleibt diesem Sterbenden,  
das ihn so hindert zu sterben? Welche Kraft  
läßt ihn noch in seinen vier Wänden sprechen?  
Könnte ich das erfahren, ich Unruhiger und Ahnungsloser?  
Aber ich höre wirklich, wie es spricht, und sein Wort  
dringt ein mit dem Morgen, obgleich noch ganz grau:

„Wie das Feuer zeigt die Liebe ihren Glanz  
nur über der Schuld und der Schönheit der Wälder in Asche...“

*Traduction en allemand d'Ulrich Schulz-Buschhaus*

## LE TRAVAIL DU POÈTE

L'ouvrage d'un regard d'heure en heure affaibli  
n'est pas plus de rêver que de former des pleurs,  
mais de veiller comme un berger et d'appeler  
tout ce qui risque de se perdre s'il s'endort.

\*

Ainsi, contre le mur éclairé par l'été  
(mais ne serait-ce pas plutôt par sa mémoire),  
dans la tranquillité du jour je vous regarde,  
vous qui vous éloignez toujours plus, qui fuyez,  
je vous appelle, qui brillez dans l'herbe obscure  
comme autrefois dans le jardin, voix ou lueurs  
(nul ne le sait) liant les défunts à l'enfance...  
(Est-elle morte, telle dame sous le buis,  
sa lampe éteinte, son bagage dispersé ?  
Ou bien va-t-elle revenir de sous la terre  
et moi j'irais au-devant d'elle et je dirais :  
« Qu'avez-vous fait de tout ce temps qu'on n'entendait  
ni votre rire ni vos pas dans la ruelle ?  
Fallait-il s'absenter sans personne avertir ?  
Ô dame ! Revenez maintenant parmi nous... »)

Dans l'ombre et l'heure d'aujourd'hui se tient cachée,  
ne disant mot, cette ombre d'hier. Tel est le monde.  
Nous ne le voyons pas très longtemps : juste assez  
pour en garder ce qui scintille et va s'éteindre,  
pour appeler encore et encore, et trembler  
de ne plus voir. Ainsi s'applique l'appauvri,  
comme un homme à genoux qu'on verrait s'efforcer  
contre le vent de rassembler son maigre feu...

*L'Ignorant*, « Paroles dans l'air » (1957)

## THE POET'S TASK

The work of a gaze that weakens from hour to hour  
lies neither in dreaming nor in forming tears  
but in watching like a shepherd and calling back  
all that risks destruction if it falls asleep.

Thus, against the wall lit by the summer  
(but isn't it rather the light of memory?)  
in the tranquillity of the day I look at you,  
you who go ever further away, who flee,  
I call you, you who gleam in the dark grass  
as in the past in the garden, voices or lights  
(no one knows) linking the dead to childhood...  
(Is she dead, that lady under the boxwood,  
her lamp extinguished and her baggage scattered?  
Or will she come back from under the earth,  
and I would go to her and say:  
"What have you done with all the time when we did not hear  
your laughter or your footsteps in the lane?  
Should you have gone away without warning anyone?  
Oh Lady! come back among us now.")

In today's shadow and time there hides,  
not saying a word, yesterday's shadow. Such is the world.  
We do not see it for long: just enough  
to keep of it what sparkles and what will fade away,  
to call again and again, and tremble  
at not seeing ever again. Thus we labor, destitute,  
like a man on his knees, whom we see struggling  
against the wind to gather together his meager fire...

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

L'œil :  
une source qui abonde

Mais d'où venue ?  
De plus loin que le plus loin  
de plus bas que le plus bas

Je crois que j'ai bu l'autre monde

*Airs*, « Oiseaux, fleurs et fruits » (1967)

彼 岸 の 水 を	川 の 淵 よ り	地 の 果 て よ り	ど っ か ら 来 た	あ ふ れ る 泉	瞳
飲 ん で し ま っ た か	も っ と 深 く	ず っ と 遠 く			

hitomi  
afureru izumi

dokkara kita  
chino hateyori zutto tooku  
kawano fuchiyori motto fukaku

higanno mizuo nonde shimattaka

*Traduction en japonais de Hiroko Amemiya*

## MARTINETS

Au moment orageux du jour  
au moment hagard de la vie  
ces faucilles au ras de la paille

Tout crie soudain plus haut  
que ne peut gravir l'ouïe

*Airs, « Oiseaux, fleurs et fruits » (1967)*

Dans cette douce ardeur du jour

il n'est que de faibles rumeurs  
(marteaux que l'on croirait  
talons marchant sur des carreaux)  
en des lieux éloignés de l'air  
et la montagne est une meule

Ah ! qu'elle flambe enfin  
avec l'ambre tombé à terre  
et le bois de luth des cloisons !

*Airs, « Oiseaux, fleurs et fruits » (1967)*

J'ai de la peine à renoncer aux images

Il faut que le soc me traverse  
miroir de l'hiver, de l'âge

Il faut que le temps m'ensemence

*Airs, « Champ d'octobre » (1967)*

## SWIFTS

At the stormy moment of day  
at the haggard moment of life  
these sickles flying level with the straw

All scream suddenly higher  
than hearing can climb

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

In this sweet ardor of day

there are merely weak murmurs  
(hammers that are like  
heels walking on tiles)  
in far-off places of the air  
and the mountain is a haystack

Ah ! let it burst into flame at last  
with the amber that's plunged to earth  
and the lute wood of the partitions.

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

Difficile rinunciare alle immagini.

Bisogna che m'attraversi il vomere  
specchio dell'inverno, dell'età

Bisogna che il tempo sparga in me il suo seme.

*Traduction en italien de Gina Labriola*

## ARBRES I

Du monde confus, opaque  
  
des ossements et des graines  
ils s'arrachent avec patience  
  
afin d'être chaque année  
plus criblés d'air

## ARBRES II

D'une yeuse à l'autre si l'œil erre  
il est conduit par de tremblants dédales  
par des essaims d'étincelles et d'ombres  
  
vers une grotte à peine plus profonde  
  
Peut-être maintenant qu'il n'y a plus de stèle  
n'y a-t-il plus d'absence ni d'oubli

## ARBRES III

Arbres travailleurs tenaces  
ajourant peu à peu la terre  
  
Ainsi le cœur endurent  
peut-être purifié

*Airs*, « Champ d'octobre » (1967)



## ALBERI I

Dal confuso mondo opaco  
delle ossa e dei semi  
si strappano con pazienza,  
per essere d'anno in anno  
più crivellati d'aria.

## ALBERI II

Se l'occhio erra da leccio all'altro  
attraverso palpitanti dedali  
o sciami di scintille e d'ombre  
è guidato ad una grotta  
solo un poco più profonda.  
Ora, forse, che non c'è più stele  
non c'è più assenza, non più oblio.

## ALBERI III

Alberi, lavoratori tenaci  
che a poco a poco traforano la terra :  
così, se il cuore resiste  
purifica, forse

*Traduction en italien de Gina Labriola*

Autrefois  
moi l'effrayé, l'ignorant, vivant à peine,  
me couvrant d'images les yeux,  
j'ai prétendu guider mourants et morts.

Moi, poète abrité,  
épargné, souffrant à peine,  
j'osais tracer des routes dans le gouffre.

À présent, lampe soufflée,  
main plus errante, tremblante,  
je recommence lentement dans l'air.

*Leçons (1969)*

Autrefois,  
moi l'effrayé, l'ignorant, vivant à peine,  
me couvrant d'images les yeux,  
j'ai prétendu guider mourants et morts.

Moi, poète abrité,  
épargné, souffrant à peine,  
aller tracer des routes jusque-là !

À présent, lampe soufflée,  
main plus errante, qui tremble,  
je recommence lentement dans l'air.

*Leçons, dans À la lumière d'hiver (1977)*

Una volta  
io, l'atterrito, l'ignorante, quasi senza vita  
velandomi gli occhi d'immagini  
pretendevo guidare morti e morenti.

Io, poeta al riparo,  
protetto, quasi senza dolore  
osavo tracciare strade nell'abisso.

Ora, lampada spenta,  
mano più errante, più tremante  
nell'aria lentamente ricomincio.

*Traduction en italien de Gina Labriola*

Es gab eine Zeit,  
da wollt ich, der Schreckhafte, der Unerfahrene, kaum versehrt vom  
Leben,  
die Augen mit Bildern beschirmt,  
den Fährtenkundigen machen für Sterbende und Tote.

Ich, der Dichter im sicheren Unterstand,  
der Verschonte, kaum versehrt vom Schmerz,  
wollte Wege brechen ins Dahin!

Jetzt, bei gelöschter Lampe,  
erzitternder Hand, die steter umherirrt,  
fang ich abermals an, langsam, in der Luft.

*Traduction en allemand de Marietheres Maout*

## SOIR

De nouveau ce moment où l'heure est parfaitement immobile, où le ciel semble plus haut, quand la lumière est une huile qui dore la terre bientôt plus sombre. Ses verdure en cette saison s'effacent par endroits, laissant la place aux rectangles des blés et des lavandes. Je retrouve ce jaune dont je n'ai pu saisir le sens, sinon qu'il est lié à la chaleur, au soleil. Ces champs me font penser aux corbeilles d'osier où l'on couche avec précaution les fleurs, à ces cageots où sont serrés les poissons, à des bassins grouillant d'un frai doré. Mais ce sont des champs couchés sous le feu qui les travaille et les soulève, cuisant lentement dans le four céleste ; tandis que tout à côté, comme voisinent au marché des corbeilles d'espèces variées, les lavandes se fondent en eau crépusculaire, en sommeil, en nuit. Soleil, sommeil. Ce qui flambe, rayonne, et ce qui se recueille.

Tâches utiles du jour, parfums envolés de la nuit. Ainsi chaque parcelle de l'étendue (au pied d'un bourg de cristal rose presque emporté, dirait-on, par l'ascension de l'air) flatte en nous d'autres souvenirs, d'autres rêveries, mais toutes s'accordent, elles aussi suspendues à la profondeur, de plus en plus limpide, du soir d'été : l'une loue la chaleur qu'elle semble avoir serrée dans ses tiroirs comme autant de pièces d'or, l'autre rappelle à voix basse l'obscurité qu'elle retient dans ses fontaines.

Ailleurs est dite par les prés une parole encore plus lointaine et plus merveilleuse : dans ces sortes d'enclos où veille un seul peuplier, où quelques mûriers s'arrondissent, où j'aperçois encore une dizaine de moutons groupés, à contre-jour, bientôt sans l'ombre. Qu'est-ce qui accorde si parfaitement ces quelques bêtes à l'herbe haute et à l'huile du soir ? Là-bas, dans le lointain, que signifie ce groupe serré, silencieux, à peu près immobile ? Ce sont des bêtes douces, domestiques si l'on veut mais plutôt à la façon de fantômes que de chats ou de chiens, au fond très lointaines elles-mêmes, douces, presque éternelles et presque absentes, amies de la terre nue, de la poussière et des pierres — et telles que si le seul bélier qu'elles suivent vraiment était la lune. Vieilles comme les pierres, elles-mêmes pierres laineuses, ou antiques outres laineuses pressées les unes contre les autres, usées, farouches, cachées par la poussière que leur trottement soulève, immémoriales et saintes, puisque leur sang cherche les âmes des morts, puisque se baigner dans leur lait purifie. Éternellement bêlantes et trottant dans un nuage de poussière, bénignes, râpées, peureuses, c'est toujours comme si Jacob, comme si Ulysse parmi leur âcre odeur allait paraître et longuement nous regarder.

## EVENING

Once again the moment when time is perfectly immobile, when the sky seems higher, when the light is like oil gilding the earth that will soon grow darker. Its greenery in this season fades away here and there, leaving room for the rectangles of wheat and lavender. Once again I find this yellow whose meaning I have not been able to seize, except that it is linked to heat and the sun. These fields remind me of the wicker baskets we use for gathering flowers, or those little cages we use for capturing fish, or those ponds swarming with golden fry. But these are fields lying under the fire that kneads and raises them, slowly cooking them in a celestial oven; while close by, in exactly the same way that at a market baskets of different varieties lie side by side, the lavender melts into a crepuscular water, melts into slumber, melts into night. Sun, slumber. The one that flames and glows, and the one that meditates.

Useful tasks of the day, perfumes that fly away into the night. Thus each part of this area (at the foot of a pink crystal city that seems almost carried away on the rising air) caresses in us other memories, other dreams, but all in harmony, they too hanging on the depths, the more and more limpid depths of the summer evening: one praises the heat that it seems to have tucked away in drawers like so many gold coins, another recalls softly the darkness that it preserves in the fountains.

Elsewhere in the meadows a word is spoken which is even further off and more wonderful: in those enclosures where a single poplar stands guard, where a few blackberry bushes curve and swell, where I glimpse once more a dozen sheep gathered, against the light, and soon in the shadow. What is it that makes these few animals blend so perfectly with the high grass and the evening oil? Over there in the distance, what is the meaning of this close packed, silent group, standing almost motionless? These are gentle animals, domestic if you will but rather in the way of ghosts than like cats or dogs, when it comes down to it very far off themselves, gentle, almost eternal and almost absent, friends of the naked earth, of dust and stones — and such that you feel the only bellwether they truly follow is the moon. Old as the rocks, themselves wooly rocks or ancient wooly wineskins pressed against each other, worn out, wild, hidden by the dust raised by their trotting feet, immemorial and holy, since their blood seeks the souls of the dead, since bathing in their milk purifies. Endlessly bleating and trotting in a cloud of dust, harmless, shorn, fearful, it's always as if Jacob, as if Ulysses were about to appear in their sharp odor and look long on us.

Mais ce soir, c'est autre chose : quand elles sont arrêtées, en groupe, en cercle, dans les herbes, entre le vert et l'or d'un pré qui peu à peu s'assombrit. Ce serait plutôt, juste encore visible avant la nuit, comme à la lueur jaune d'une bougie, une sorte de concile chuchotant, de conseil occupé d'on ne sait quel souci. Bêtes dorées par la flamme invisible, tandis que la cire s'épanche et bientôt blanchira au bord du ciel, recevant sur leur front étroit, osseux (presque un crâne déjà) l'huile sainte du crépuscule, l'onction solaire, dans cet enclos bordé d'arbustes. Autour d'elles, qui les garde et les situe, il y a moins une barrière ou une haie qu'un autre cercle, une autre assemblée plus large de feuillage dont l'ombre se creuse, une enceinte qui, plutôt qu'elle ne les enferme, en frissonnant doucement fraie un passage à l'obscur — et, à cause de la fraîcheur, on imagine que c'est la nuit qui monte d'en bas, non la nuit cruelle dont le vide est angoisse sans fond, mais la diaphane, l'arbre veiné d'argent — tandis que les bêtes se serrent au centre encore éclairé, dans ce dernier sursis du jour. De loin, on ne peut deviner ce qu'elles font, si elles broutent, si quelqu'une bêle, si elles écoutent ou attendent. Peu importe. Gardées par l'effusion des profondeurs, dans cette boucle scintillante et fraîche de la nuit imminente, encore aidées par la flamme d'une chandelle que nul ne tient, on les dirait toutes ensemble occupées à épeler tout bas les mots « herbe », « terre », « pacage » ; à moins que ce ne soit « paix infinie », « paix souveraine », « tranquillité dans le centre à jamais ». Dernière leçon dans l'école bocagère, vêpres d'étable dans ces replis des campagnes : la leçon dite et entendue, voici la flamme soufflée, et le doux trait du sommeil fiché en plein cœur de toutes choses.

*Paysages avec figures absentes* (1970)

But tonight it's something different: when they stopped, in a group, in a circle, in the grass, between the green and gold of a meadow that little by little grows dark. It will be rather, still just visible before night comes, as if in the yellow light of a candle a kind of whispering council took place, a meeting concerning some unknown problem. Animals turned to gold by the invisible flame, while the wax spreads and will soon whiten at the rim of the sky, receiving on their narrow, bony brows (almost a skull already), the holy oil of the evening, the solar unction, in this enclosure bordered by shrubs. Around them, protecting and situating them, there is less a barrier or a hedge than another circle, another larger gathering of foliage whose shadow deepens, a circle that, rather than enclosing them, gently trembling opens a path to the darkness — and because of the coolness, you imagine that it's night climbing up from below. Not the cruel night whose emptiness is endless anguish, but the diaphanous night, the tree veined with silver — while the animals press closer together in the still-lit center, in this last reprieve of daylight. From a distance, you cannot guess what they are doing, if they are grazing or bleating or if they are listening or waiting. It matters little. Protected by the effusion of these depths, in this glittering cool curve of the imminent night, still helped by the flame of a candle that no one holds, they seem all to be occupied together in spelling out softly the words “grass”, “earth”, “pasture”, unless it's “peace everlasting”, “sovereign peace”, “tranquillity in the center forever more”. Last lesson in this school in the grove, the stable vespers in the folds of these fields: the lesson spoken and heard, now the flame is blown out, and the gentle arrow of sleep is driven straight into the heart of every thing.

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

## OISEAUX INVISIBLES

Chaque fois que je me retrouve au-dessus de ces longues étendues couvertes de buissons et d'air (couvertes de buissons comme autant de peignes pour l'air) et qui s'achèvent très loin en vapeurs bleues, qui s'achèvent en crêtes de vagues, en écume (comme si l'idée de la mer me faisait signe au plus loin de sa main diaphane, et qui tremble), je perçois, à ce moment de l'année, invisibles, plus hauts, suspendus, ces buissons de cris d'oiseaux, ces points plus ou moins éloignés d'effervescence sonore. Je ne sais quelles espèces d'oiseaux chantent là, s'il y en a plusieurs, ou plus vraisemblablement une seule : peu importe. Je sais que je voudrais, à ce propos, faire entendre quelque chose (ce qu'il incombe à la poésie de faire entendre, même aujourd'hui), et que cela ne va pas sans mal.

C'est une chose invisible (en pleine lumière, alors qu'il ne semble pas que rien puisse la cacher, sinon justement la lumière, peut-être aveuglante), c'est une chose suspendue (c'est-à-dire à la fois « en suspens » — l'arrêt, l'attente, le souffle retenu pour ne rien troubler d'un précieux équilibre —, et « flottante » : montant et descendant doucement sur place, tel un amer selon le souffle des eaux) ; c'est une chose, surtout, qui rend sensible une distance, qui jalonne l'étendue ; et il apparaît que cette distance, loin d'être cruelle, exalte et comble. Tantôt cela se produit en plusieurs points à la fois, évoquant un réseau dans lequel on se réjouirait d'être pris, ou de grêles mâts soutenant, chacun la soulevant un peu à sa pointe, la tente de l'air (massif de légères montagnes) ; ou encore un groupe de jets d'eau, colonnes transparentes d'une ruine sans autre toit que le ciel infini ; tantôt successivement, à intervalles inégaux rétablissant aussitôt le silence jusqu'au fond du monde, comme une série de fenêtres ouvertes l'une après l'autre sur le matin dans la grande maison de famille...

Or, ce n'est pas du tout cela. L'image cache le réel, distrait le regard, et quelquefois d'autant plus qu'elle est plus précise, plus séduisante pour l'un ou l'autre de nos sens et pour la rêverie. Non, il n'y a dans le jour où j'entends cela que je ne sais pas dire, ni tentes, ni fontaines, ni maisons, ni filets. Depuis longtemps je le savais (et ce savoir ne me sert apparemment à rien) : il faut seulement dire les choses, seulement les situer, seulement les laisser paraître. Mais quel mot, tout d'abord, dira la sorte de sons que j'écoute, que je n'ai même pas écoutés tout de suite, qui m'ont saisi alors que je marchais ? Sera-ce « chant », ou « voix », ou « cri » ? « Chant » implique une mélodie, une intention, un sens qui justement n'est pas décelable ici ; « cri » est trop pathétique pour la paix sans limites où cela se produit (cette paix non sans analogie, soudain j'y



## INVISIBLE BIRDS

Whenever I find myself once more above those long expanses covered with bushes and air (covered with bushes as if with so many combs for the air) and which end far away in blue haze, which end in the crests of waves, in foam (as if the idea of the sea were waving to me from the furthest distance with her diaphanous hand, a hand that trembles), I can see, at this point of the year, invisible, higher up, suspended, those bushes of the cries of birds, those points that are closer or further from an effervescence of sound. I do not know what kinds of birds sing there, or if there are many, or more probably just one: it matters little. I know that in this regard I would like to let you hear something (what poetry has a duty to let you hear, even these days), and I know just how hard that will be.

It's something invisible (in full light, when it seems that nothing could hide it, except, precisely, the light itself, perhaps blinding), it's something suspended (that is simultaneously "in suspense" — the stop, the wait, the breath held so as to trouble nothing in this precious balance — and "floating": rising and falling gently in the same place, like a landmark rising and falling against the breath of the waters); it's something, above all, that makes you aware of distance, that marks out space; and it seems that this distance, far from being cruel, exalts and fulfills. Sometimes it appears in several places at once, summoning up a web in which it would be a pleasure to be caught, or fragile masts supporting, so that each raises it a little on their tip, the tent of air (a range of light mountains); or it might be a group of fountains, transparent columns of a ruin with no other roof than the infinite sky; sometimes it happens successively, at unequal intervals that immediately re-establish the silence to the depths of the world, like a series of windows opened one after the other on the morning in a large family house...

Well, it's not that at all. The image hides the reality, distracts the gaze, and sometimes all the more so because it's more precise, more seductive for one or other of our senses and for reverie. No, on the day when I hear what I cannot say there are no tents, no fountains, no houses, no nets. I have long known it to be the case (and it would seem that this knowledge is of no use to me): all you have to do is speak the things, simply situate them, merely let them appear. But what word, just to start with, will speak the kind of sounds that I listen to, that I did not even listen to immediately, that seized me when I was walking? Will it be "song" or : "voice" or "cry"? "Song" implies a melody, an intention, a meaning that, precisely, is not detectable here; "cry" is too pathetic for the limitless peace in which this takes place (this peace is not without

songe, à celle qui règne à tel étage du *Purgatoire* où il se trouve que l'on assiste à quelque chose d'assez semblable, à l'apparition dans l'air, inattendue, de fragments d'hymnes tronquées : *la prima voce che passò volando...*) ; « voix », bien que trop humain, serait moins faux ; « bruit », quand même un peu vague. Ainsi est-on rejeté vers les images : ne dirait-on pas, cela qui me touche et me parle comme l'ont fait peu de paroles, des bulles en suspens dans l'étendue, de petits globes invisibles, en effervescence dans l'air ; un suspens sonore, un nid de bruits (un nid d'air soutenant, abritant des œufs sonores) ? Une fois de plus, l'esprit, non sans y trouver du plaisir, quelquefois du profit, vagabonde.

Qu'est-ce donc que j'aurais voulu dire ? L'émotion (exaltante, purifiante, pénétrant au plus profond) d'entendre, me trouvant au-dessus d'une vaste étendue de terre, de bois, de roche et d'air, les voix d'oiseaux invisibles suspendues en divers points de cette étendue, dans la lumière. Il ne s'agit pas d'un exercice de poésie. Je voudrais comprendre cette espèce de parole. Après quoi (ou même sans l'avoir comprise, ce qui vaudrait peut-être mieux), je serais heureux de la faire rayonner ailleurs, plus loin. Je cherche des mots assez transparents pour ne pas l'offusquer. Je sais par expérience (mais le devinerais aussi bien sans cela) que j'ai touché maintenant cette immédiateté qui est aussi la plus profonde profondeur, cette fragilité qui est la force durable, cette beauté qui ne doit pas être différente de la vérité. Elle est ici et là, distribuée dans le jour, et les mots ne parviennent pas à la saisir, ou s'en écartent, ou l'altèrent. Les images, quelquefois, en éclairent un pan, mais pour laisser les autres obscurs ; et l'énoncé direct, le plus simple, quelque chose comme : « l'étendue est peuplée d'oiseaux invisibles qui chantent », ce que l'on rêve d'obtenir, une ligne sans ornements et sans détours, tracée avec modestie, presque naïvement, serait-ce qu'il nous est désormais impossible d'y atteindre ? Il semble qu'il faudrait dormir pour que les mots vinsent tout seuls. Il faudrait qu'ils fussent venus déjà, avant même d'y avoir songé.

Probablement n'est-ce que moi qui trébuche.

Écoute donc encore (ou s'il valait mieux oublier ?). Écoute, regarde, respire. Ce qui eut nom « ange » quand cela ressemblait encore à l'oiseau des hauteurs qui fond sur sa proie, à la flèche qui s'enflamme d'avoir voulu trop promptement porter la nouvelle en plein cœur, ce qui eut nom « ange » aura battu de l'aile un instant, peut-être, dans l'aire du monde. Un éclair qui, en l'absence de tout nuage, étonne et aveugle. Détourne-toi plutôt. Mais tu entends encore. Tu perçois les lieux, les in-

analogy, I suddenly realize as I think about it, with the peace that reigns at a certain point in the *Purgatory* when it turns out we're witnessing something fairly similar, an apparition in the air, unexpected, of fragments of dislocated hymns: *la prima voce che passò volando...*); "voice" although it's too human, would be less false; "noise", is rather too vague. Thus is one thrown back to images: wouldn't you say that what touches me and speaks to me as few words have done, bubbles floating in space, little invisible bubbles, an effervescence in the air; a sonorous suspense, a nest of noises (a nest of air supporting, sheltering, sonorous eggs)? Once again, the mind, not without finding pleasure in doing so, sometimes even profit, wanders.

So what is that I ought to have meant? The emotion (exalting, purifying, penetrating to the deepest levels) of listening. Finding myself above a vast expanse of earth, of wood, of rock and air, the voices of invisible birds hanging in various points of this extent, in the light. It is not a question of poetic exercise. I would like to understand that kind of word. After which (or even without having understood it, which would perhaps be better), I would be happy to make it gleam elsewhere, further off, I look for words transparent enough not to offend it. I know from experience (but even without that I would guess) that I have not touched that immediateness which is also the deepest depth, that fragility that is the lasting force, that beauty which cannot be different from truth. It is here and there, distributed in the light, and words do not succeed in seizing it, or they move away or they change it. Images sometimes work by illuminating a segment but leaving other parts in the dark; and the direct statement, the simplest, something like: "the expanse is filled with invisible birds that sing" which is what one dreams of obtaining. A line without ornaments and without detours, traced with modesty, almost naivety, could it be that we are henceforth incapable of attaining it? It seems that you would have to be asleep for the words to come of their own accord, they would have to have already come, even before you had thought of it.

Probably it's only me who stumbles.

So listen again (or would it be better to forget?) Listen, look, breathe. What would have been called angelic that still resembled a bird in the heights plunging down on its prey, or the arrow that burst into flame because it wanted to bring the news too promptly to the heart's center. That which would have been called angel would have beaten its wing an instant, perhaps, in the expanse of the world. A lighting bolt which in the absence of any cloud, astonishes and blinds. Turn away rather, But you can still hear. You see the places and the intervals. In the past

tervalles. Autrefois déjà tu as pressenti ce rapport, cette figure. Il y a une constellation en plein jour, dans l'ouïe ! Il y a de l'eau qui sourd là, et là, et là ! Il y a de petits ouvriers emplumés qui arpentent, immobiles, l'immense, qui ne sont plus que sonores instruments de mesure, diapasons invisibles, lyres de céleste cadastre...

Sauf que tout était beaucoup plus humble, proche et réservé. C'était notre vie, avec ses cahots : peu de mérite, peu d'ardeur, partout des menaces. Un cœur peu généreux, un esprit incertain et prudent, rien que des vertus négatives, d'abstention ; et quant au monde : un visage tailladé. Le fer dans les yeux, l'os carié. Le siècle que l'on ne peut plus regarder en face. Et rien que d'avoir entendu ces voix auxquelles je ne m'attendais plus, ainsi liées aux arbres et au ciel en même temps, ainsi placées entre moi et le monde, à l'intérieur d'une journée, ces voix qui se trouvaient être sans doute l'expression la plus naturelle d'une joie d'être (comme quand on voit s'allumer des feux pour une fête de colline en colline) et qui la portaient, cette joie, à l'incandescence, faisant tout oublier des organes, des plumages, de la pesanteur (comme fondus dans sa sphère), rien que d'avoir entendu cela, mon attention s'était portée à nouveau, par surprise, par grâce, vers ce qui, plus pur, la purifie et, plus lumineux, l'illumine.

Ciel. Miroir de la perfection. Sur ce miroir, tout au fond, c'est comme si je voyais une porte s'ouvrir. Il était clair, elle est encore plus claire.

Pas de clochers. Mais dans toute l'étendue, l'heure de l'éternité qui bat dans des cages de buée.

Suprême harmonie, justice de l'illimité. On aurait dit que chacun recevait sa part, la lumière qui paraît infinie distribuée selon l'aérienne convenance.

*Paysages avec figures absentes (1970)*

you already had the presentiment of this link, this figure. There is a constellation in full daylight, in the realm of hearing! There is water bubbling up there, and there, and there! There are little feathered workers measuring, motionless, the immensity, workers who are nothing more now than sonorous instruments of measure, invisible scales, lyres of a celestial registry.

Except that everything was far more humble, near and reserved. It was our life, with its jolts and bumps: little of merit, little of ardor, threats everywhere, a heart that wasn't very generous, a mind uncertain and prudent, nothing but negative virtues, those of omission; and as for the world: a scarred face. Iron in the eyes, the bone rotten. The age one can no longer look in the face, and merely by having heard those voices I no longer expected, linked simultaneously to the trees and to the sky, thus placed between myself and the world, within a day, those voices which doubtless happened to be the most natural expression of a joy of being (as when one sees the fires light up for a feast from hill to hill) and which carried that joy to the point of incandescence, driving away all memory of organs, feathers, weight (as if they were melted into its sphere), merely by having heard that my attention had turned afresh, by surprise, by grace, towards that which, purer, purifies it and more luminous illuminates it.

Heaven. Mirror of perfection. On that mirror, in the far depths, it is as if I saw a door open. The mirror was clear, the door is clearer still.

No clock towers. But in all the area, the hour of eternity that pulses in cages of steam.

Supreme harmony, justice of the Limitless. You might have said that everyone received his or her part, light which seems infinite distributed according to aerial proprieties.

*Traduction en anglais de Rosemary Lloyd*

## Parler

## 1

Parler est facile, et tracer des mots sur la page,  
en règle générale, est risquer peu de chose :  
un ouvrage de dentellière, calfeutré,  
paisible (on a pu même demander  
à la bougie une clarté plus douce, plus trompeuse),  
tous les mots sont écrits de la même encre,  
« fleur » et « peur » par exemple sont presque pareils,  
et j'aurai beau répéter « sang » du haut en bas  
de la page, elle n'en sera pas tachée,  
ni moi blessé.

Aussi arrive-t-il qu'on prenne ce jeu en horreur,  
qu'on ne comprenne plus ce qu'on a voulu faire  
en y jouant, au lieu de se risquer dehors  
et de faire meilleur usage de ses mains.

Cela,  
c'est quand on ne peut plus se dérober à la douleur,  
qu'elle ressemble à quelqu'un qui approche  
en déchirant les brumes dont on s'enveloppe,  
abattant un à un les obstacles, traversant  
la distance de plus en plus faible — si près soudain  
qu'on ne voit plus que son mufle plus large  
que le ciel.

Parler alors semble mensonge, ou pire : lâche  
insulte à la douleur, et gaspillage  
du peu de temps et de forces qui nous reste.

## Sprechen

## 1

Sprechen ist leicht, und Wörter auf die Seite schreiben  
ist allgemein kein großes Wagnis:  
ist feine Ziselierarbeit, abgeschottet,  
friedlich (wir haben von der Kerze gar  
ein sanfteres, ein falscheres Licht verlangt),  
alle Wörter sind mit derselben Tinte geschrieben,  
„Blühen“ und „Mühen“ etwa sind fast gleich,  
und schreibe ich auch immer wieder von oben bis unten  
„Blut“ auf die Seite, bekommt sie doch keinen Blutfleck  
und ich keine Wunde.

Daher geschieht es, daß uns dieses Spiel zuwider wird,  
daß wir nicht mehr verstehn, was wir einst vorhatten,  
als wir es spielten, statt uns hinauszuwagen  
und unsere Hände für Besseres zu gebrauchen.

Das  
zeigt sich erst, wenn man dem Schmerz nicht mehr entrinnen kann,  
wenn er wie einer ist, der näher kommt,  
die Nebel zerreißt, in die wir uns gehüllt,  
der nacheinander alle Hindernisse wegräumt,  
den immer kleineren Abstand überwindet — plötzlich so nah,  
daß nur noch seine Fratze sichtbar ist, größer  
als der Himmel.

Dann scheint Sprechen Lüge, oder schlimmer noch: feiges  
Schimpfen auf den Schmerz und Vergeudung  
der kurzen Zeit und der geringen Kräfte, die uns bleiben.

5

Assez ! oh assez.  
Détruis donc cette main qui ne sait plus tracer  
que fumées,  
et regarde de tous tes yeux :

Ainsi s'éloigne cette barque d'os qui t'a porté,  
ainsi elle s'enfonce (et la pensée la plus profonde  
ne guérira pas ses jointures),  
ainsi elle se remplit d'une eau amère.

Oh puisse-t-il, à défaut du grand filet  
de lumière, inespérable,  
pour toute vieille barque humaine en ces mortels parages,  
y avoir rémission des peines, brise plus douce,  
enfantin sommeil.

*Chants d'en bas, dans À la lumière d'hiver (1977)*



## 5

Genug, ach genug!  
Zerschlag doch diese Hand, die nichts mehr schreiben kann  
als Rauch,  
und öffne deine Augen weit:

So gleitet fort der Knochenkahn, der dich getragen,  
so sinkt er (und das tiefste Denken  
heilt nicht, was ihn zusammenhielt),  
so läuft er voll mit bitterem Wasser.

Oh gäbe es, wenn schon das große Lichtnetz  
ausbleibt, das nicht zu erhoffen,  
für jeden alten Menschenkahn in diesen tödlichen Gewässern  
doch Linderung der Schmerzen, sanfteren Wind,  
kindlichen Schlaf.

*Traduction en allemand de Werner Helmich*

Écris vite ce livre, achève vite aujourd'hui ce poème  
 avant que le doute de toi ne te rattrape,  
 la nuée des questions qui t'égarer et te fait broncher,  
 ou pire que cela...

Cours au bout de la ligne,  
 comble ta page avant que ne fasse trembler  
 tes mains la peur — de t'égarer, d'avoir mal, d'avoir peur,  
 avant que l'air ne cède à quoi tu es adossé  
 pour quelque temps encore, le beau mur bleu.  
 Parfois déjà la cloche se dérègle dans le beffroi d'os  
 et boite à en fendre les murs.

Écris, non pas « à l'ange de l'Église de Laodicée »,  
 mais sans savoir à qui, dans l'air, avec des signes  
 hésitants, inquiets, de chauve-souris,  
 vite, franchis encore cette distance avec ta main,  
 relie, tisse en hâte, encore, habille-nous,  
 bêtes frileuses, nous taupes maladroitement,  
 couvre-nous d'un dernier pan doré de jour  
 comme le soleil fait aux peupliers et aux montagnes.

*Chants d'en bas, dans À la lumière d'hiver (1977)*

« Lapidez-moi encore de ces pierres du temps  
 qui ont détruit les dieux et les fées,  
 que je sache ce qui résiste à leurs parcours et à leur chute. »

Si c'était quelque chose entre les choses, comme  
 l'espace entre tilleul et laurier, dans le jardin,  
 comme l'air froid sur les yeux et la bouche  
 quand on franchit, sans plus penser, sa vie,  
 si c'était, oui, ce simple pas risqué  
 dehors...

Pensée subtile, mais quelle pensée,  
 si l'étoffe du corps se déchire, la recoudra ?

*À la lumière d'hiver (1977)*

Schreib dein Buch, schnell, bring dein Gedicht zu Ende, schnell,  
 heute noch,  
 eh dich Selbstzweifel einholt,  
 die Wolke von Fragen, in der du verloren gehst und kopfscheu wirst  
 oder es noch schlimmer kommt...

Lauf bis ans Ende der Zeile,

schreib deine Seite voll, eh dir die Hände zittern  
 aus Angst vor der Angst, der Ichverlorenheit, dem Schmerz,  
 eh die Luft nachgibt, an die du angelehnt stehst  
 eine Zeitlang noch, die schöne blaue Mauer.  
 Aus dem beinernen Glockenstuhl kommt mitunter schon berstendes  
 Geläut  
 und umgellt markerschütternd die Mauern.

Schreib nicht „an den Engel der Kirche von Laodikeia“,  
 schreib, ohne zu wissen an wen, schreib in die Luft  
 mit zögernden, unruhigen Fledermauszeichen,  
 überwind den Abstand, noch einmal, schnell, mit der Hand,  
 find das Verbindende, knüpf das Gewebe, eil dich, noch einmal,  
 bekleid uns,  
 die frierenden Tiere, die linkischen Maulwürfe,  
 bedeck uns mit einem letzten goldenen Streifen Tag  
 wie die Sonne es hält mit Pappeln und Bergen.

*Traduction en allemand de Marietheres Maout*

„Steinig dich wieder mit jenen Steinen der Zeit  
 die Götter und Feen zerstörten,  
 auf daß ich weiß, was ihrem Lauf und ihrem Fall widersteht.“

Wäre es ein Ding unter den Dingen, wie  
 der Platz zwischen Linde und Lorbeer im Garten,  
 wie die kalte Luft auf Augen und Mund,  
 wenn man, ohne weiter zu denken, über sein Leben hinausgeht,  
 ja, wäre es bloß dieser Schritt, den man wagt  
 nach draußen...

Ein feinsinniger Gedanke, aber welcher Gedanke  
 kann den Stoff des Körpers, wenn er reißt, wieder zusammennähen?

*Traduction en allemand de Siegbert Himmelsbach*

Écoute, vois : ne monte-t-il pas quelque chose  
de la terre, de beaucoup plus bas,  
comme une lumière, par vagues, comme un Lazare  
blessé, surpris, par lents battements d'ailes  
blanches — alors qu'un instant tout se tait,  
et c'est vraiment ici où nous sommes, apeurés —,  
et ne descend-il pas aussi de plus loin que le ciel  
à leur rencontre d'autres vols, plus blancs  
— pour n'être pas passés parmi les racines boueuses —,  
et ne courent-ils pas à présent les uns vers les autres  
de plus en plus vite, à la manière  
des rencontres d'amour ?

Ah pense-le, quoi qu'il en soit, dis-le,  
dis que cela peut être vu,  
que vous saurez encore courir comme cela,  
mais bien cachés dans le manteau rêche de la nuit.

*À la lumière d'hiver (1977)*

Sur tout cela maintenant je voudrais  
que descende la neige, lentement,  
qu'elle se pose sur les choses tout au long du jour  
— elle qui parle toujours à voix basse —  
et qu'elle fasse le sommeil des graines,  
d'être ainsi protégé, plus patient.

Et nous saurions que le soleil encore,  
cependant, passe au-delà,  
que, si elle se lasse, il redeviendra même un moment  
visible, comme la bougie derrière son écran jauni.

Alors, je me ressouviendrais de ce visage  
qui demeure, lui aussi, derrière  
la lente chute des cristaux humides,  
qui change, avec ses yeux limpides ou en larmes,  
impatiemment fidèles...

Et, caché par la neige,  
de nouveau j'oserais louer leur clarté bleue.

*À la lumière d'hiver (1977)*

Horch, schau: steigt es nicht auf  
vom Grund, herauf aus bodenloser Tiefe  
wie ein Licht, Welle um Welle, wie ein Lazarus,  
verwundet, aufgescheucht, langsam,  
hellflügelig — wenn es still ist in der Welt einen Augenblick lang  
und ist so wirklich hier, wo wir sind, die Furchtsamen —  
und senken sich nicht auch von weither aus der Himmelschlucht,  
ihm zugewandt, andere Schwingen, weißere,  
— die sich den Weg nicht brechen mußten durch schlammiges Wur-  
zelwerk —  
und drängen sie nicht eines dem andern entgegen, jetzt,  
schneller und schneller, wie zu  
zärtlichem Beisammensein?

O, denk es, weißt du's auch anders, meld es,  
melde, daß dergleichen gesehn werden kann,  
daß ihr noch fähig seid zu solch drängendem Zueinander,  
geborgen freilich im rauhen Mantel der Nacht.

*Traduction en allemand de Marietheres Maout*

Auf all das möchte ich nun,  
daß der Schnee herniedersinkt, sachte,  
sich den ganzen Tag hindurch auf die Dinge legt  
— er, der immer mit leiser Stimme spricht —  
und daß er den Schlaf der Samen,  
der solcherart geschützt ist, geduldiger macht.

Und wir wüßten, daß die Sonne  
indessen immer noch darüber kreist,  
daß sie, ermüdet er, sogar kurz wieder sichtbar wird,  
wie die Kerze hinter ihrem vergilbten Schirm.

Dann werde ich mich jenes Gesichts wieder entsinnen,  
daß gleichfalls hinter den sachte fallenden  
feuchten Kristallen weilt,  
das sich verändert, mit seinen klaren oder tränennassen  
ungeduldig treuen Augen...

Und, vom Schnee verborgen,  
könnte ich von neuem wagen, ihr klares Blau zu preisen.

*Traduction en allemand de Siegbert Himmelsbach*

Quelqu'un tisse de l'eau (avec des motifs d'arbres  
en filigrane). Mais j'ai beau regarder,  
je ne vois pas la tisserande,  
ni ses mains même, qu'on voudrait toucher.

Quand toute la chambre, le métier, la toile  
se sont évaporés,  
on devrait discerner des pas dans la terre humide...

*Pensées sous les nuages, « On voit » (1983)*

On est encore pour un temps dans le cocon de la lumière.

Quand il se défera (lentement ou d'un seul coup),  
aura-t-on pu au moins former les ailes  
du paon de nuit, couvertes d'yeux,  
pour se risquer dans ce soir et dans ce froid ?

*Pensées sous les nuages, « On voit » (1983)*

#### À HENRY PURCELL

Écoute : comment se peut-il  
que notre voix troublée se mêle ainsi  
aux étoiles ?

Il lui a fait gravir le ciel  
sur des degrés de verre  
par la grâce juvénile de son art.

*Pensées sous les nuages, « À Henry Purcell » (1983)*

Кто-то ткёт полотно из воды (и на нем  
узоры деревьев). Но я смотрю напрасно:  
не видно ни ткачихи, ни даже ее рук,  
к которым так хотелось прикоснуться.

Когда и мастерская, и станок, и ткань  
до конца испарятся,  
быть может, проступят ее следы на влажной земле...

Мы еще остаемся в коконе света.

Когда он распадется (медленно или мгновенно),  
успеем ли мы вырастить крылья  
как у павлина ночи, покрытые глазами,  
чтобы устремиться в этот холод и тьму?

#### ГЕНРИ ПЕРСЕЛЛУ

Послушай, разве это возможно —  
так смешивать наш смутный голос  
со звездами?

По каким-то стеклянным ступеням  
он возвел его на небо  
юной легкостью своего искусства.

*Traduction en russe de Marc Grinberg*

*Je me souviens qu'un été récent, alors que je marchais une fois de plus dans la campagne, le mot joie, comme traverse parfois le ciel un oiseau que l'on n'attendait pas et que l'on n'identifie pas aussitôt, m'est passé par l'esprit et m'a donné lui aussi, de l'étonnement. Je crois que d'abord, une rime est venue lui faire écho, le mot soie ; non pas tout à fait arbitrairement, parce que le ciel d'été à ce moment-là, brillant, léger et précieux comme il l'était, faisait penser à d'immenses bannières de soie qui auraient flotté au-dessus des arbres et des collines avec des reflets d'argent, tandis que les crapauds toujours invisibles faisaient s'élever du fossé profond, envahi de roseaux, des voix elles-mêmes, malgré leur force, comme argentées, lunaires. Ce fut un moment heureux ; mais la rime avec joie n'était pas légitime pour autant.*

*Le mot lui-même, ce mot qui m'avait surpris, dont il me semblait que je ne comprenais plus bien le sens, était rond dans la bouche, comme un fruit ; si je me mettais à rêver à son propos, je devais glisser de l'argent (la couleur du paysage où je marchais quand j'y avais pensé tout à coup) à l'or, et de l'heure du soir à celle de midi. Je revoyais des paysages de moissons en plein soleil ; ce n'était pas assez ; il ne fallait pas avoir peur de laisser agir le levain de la métamorphose. Chaque épi devenait un instrument de cuivre, le champ un orchestre de paille et de poussière dorée ; il en jaillissait un éclat sonore que j'aurais voulu dire d'abord un incendie, mais non : ce ne pouvait être furieux, dévorant, ni même sauvage. (Il ne me venait pas non plus à l'esprit d'images de plaisir, de volupté.) J'essayais d'entendre mieux encore ce mot (dont on aurait presque dit qu'il me venait d'une langue étrangère ou morte) : la rondeur du fruit, l'or des blés, la jubilation d'un orchestre de cuivres, il y avait du vrai dans tout cela ; mais il manquait l'essentiel : la plénitude, et pas seulement la plénitude (qui a quelque chose d'immobile, de clos, d'éternel), mais le souvenir ou le rêve d'un espace qui, bien que plein, bien que complet, ne cesserait, tranquillement, souverainement, de s'élargir, de s'ouvrir, à l'image d'un temple dont les colonnes (ne portant plus que l'air ainsi qu'on le voit aux ruines) s'écarteraient à l'infini les unes des autres sans rompre leurs invisibles liens ; ou du char d'Élie dont les roues grandiraient à la mesure des galaxies sans que leur essieu casse.*



*Recuerdo que un verano reciente, mientras caminaba una vez más por el campo, la palabra alegría, igual que cruza a veces el cielo un pájaro que no se esperaba y no se identifica en seguida, me vino a la mente y me dio asombro ella también. Creo que primero una rima vino a hacerle eco, la palabra seda ; no con total arbitrariedad, porque el cielo de verano en aquel momento, brillante, ligero y valioso como lo estaba, hacía pensar en inmensas banderas de seda que ondearan por encima de los árboles y de las colinas con reflejos plateados, mientras los sapos todavía invisibles levantaban desde la zanja profunda, invadida por los juncos, voces que, a pesar de su intensidad, eran también como plateadas, lunares. Fue un momento feliz ; pero no por eso era legítima la rima con alegría.*

*La misma palabra, esa palabra que me sorprendió, cuyo sentido no me parecía entender ya totalmente, era redonda en la boca, cual fruta ; si me ponía a soñar respecto a ella, tenía que pasar de la plata ( el color del paisaje por donde caminaba cuando de repente pensé en ella ) al oro, y de la hora del atardecer a la de mediodía. Se me representaban paisajes de mieses en pleno sol ; no era bastante ; no había que tener miedo a dejar que obrara la levadura de la metamorfosis. Cada espiga se volvía un instrumento de cobre, el campo una orquesta de paja y polvo dorado ; brotaba de él un destello sonoro que primero hubiera querido llamar incendio, pero no : no podía ser furioso, devorador, ni siquiera salvaje. (No se me ocurrían tampoco imágenes de placer, de voluptuosidad.) Intentaba entender mejor todavía esa palabra (de la que casi se hubiera podido decir que me venía de una lengua extranjera o muerta : la redondez de la fruta, el oro de los trigos, el júbilo de una orquesta de cobres, había algo verdadero en todo esto ; pero faltaba lo esencial : la plenitud, y no sólo la plenitud (que tiene algo de inmóvil, cerrado, eterno), sino el recuerdo, el sueño de un espacio que, a pesar de estar lleno, completo, no dejaría, pausadamente, soberanamente, de ensancharse, abrirse, a semejanza de un templo cuyas columnas (que ya no soportan más que el aire como se ve en las ruinas) se apartarían infinitamente unas de otras sin romper sus invisibles vínculos ; o del carro de Elías cuyas ruedas crecerían a medida de las galaxias sin que se les rompiera el eje.*

*Ce mot presque oublié avait dû me revenir de telles hauteurs comme un écho extrêmement faible d'un immense orage heureux. Alors, à la naissance hivernale d'une autre année, entre janvier et mars, à partir de lui, je me suis mis, non pas à réfléchir, mais à écouter et recueillir des signes, à dériver au fil des images ; comprenant, ou m'assurant paresseusement, que je ne pouvais faire mieux, quitte à n'en retenir après coup que des fragments, même imparfaits et peu cohérents, tels, à quelques ratures près, que cette fin d'hiver me les avait apportés — loin du grand soleil entrevu.*

[...]

Jour à peine plus jaune sur la pierre et plus long,  
ne vas-tu pas pouvoir me réparer ?  
Soleil enfin moins timoré, soleil croissant,  
ressoude-moi ce cœur.

Lumière qui te voûtes pour soulever l'ombre  
et secouer le froid de tes épaules,  
je n'ai jamais cherché qu'à te comprendre et t'obéir.

Ce mois de février est celui où tu te redresses  
très lentement comme un lutteur jeté à terre  
et qui va l'emporter —  
soulève-moi sur tes épaules,  
lave-moi de nouveau les yeux, que je m'éveille,  
arrache-moi de terre, que je n'en mâche pas  
avant le temps comme le lâche que je suis.

Je ne peux plus parler qu'à travers ces fragments pareils  
à des pierres qu'il faut soulever avec leur part d'ombre  
et contre quoi l'on se heurte,  
plus épars qu'elles.

Mais chaque jour, peut-être, on peut reprendre  
le filet déchiré, maille après maille,  
et ce serait, dans l'espace plus haut,  
comme recoudre, astre à astre, la nuit...

*Pensées sous les nuages, « Le Mot joie » (1983)*

*Esa palabra casi olvidada se me vendría desde tales alturas como un eco sumamente débil de una inmensa tormenta feliz. Entonces, en el nacer invernal de otro año, entre enero y marzo, a partir de ella, no me puse a reflexionar, sino a escuchar y recoger signos, a derivar con la corriente de las imágenes ; comprendiendo, o persuadiéndome perezosamente de que no podía hacer más, dándome, sin embargo, la posibilidad de retener después sólo unos fragmentos, aún imperfectos y poco coherentes, tales como, con excepción de algunas tachaduras, este fin de invierno me los trajo, lejos del gran sol entrevisto.*

[...]

Día apenas más amarillo en la piedra y más largo,  
¿no vas a poder repararme?  
Sol por fin menos tímido, sol creciente,  
Suéldame este corazón.

Luz que te encorvas para levantar la sombra  
y sacudir el frío de tus hombros,  
no hice más que afanarme en comprenderte y obedecerte.

Ese mes de febrero es él en que te enderezas  
muy lentamente cual luchador echado a tierra  
y que va a vencer —  
levántame en tus hombros,  
lávame de nuevo los ojos, que despierte,  
arráncame de la tierra, que no la masque  
antes de la hora como el cobarde que soy.

No puedo hablar sino a través de esos fragmentos parecidos  
a piedras que hay que levantar con su parte de sombra  
y con lo que uno tropieza,  
más esparcido que ellas.

Pero cada día, quizá, se pueden remendar  
las redes rotas, malla tras malla,  
y sería, en el espacio más alto,  
como recoser, astro tras astro, la noche...

*Traduction en espagnol d'Alain Deguernel*